

Chansons nouvelles

Pierre Jean de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chansons nouvelles

Allez , enfans , nés sous un autre règne j Sous celui-ci, quittez le coin du feu.

Adieu! partez, bien que pour vous je craigne Certaines gens qui pardonnent trop peu.

On m'a crié : L'occasion est bonne , Tous les partis rapprochent leurs drapeaux. Allez, enfans; mais n'éveillez personne:

Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes ! J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien ;

Car, en prison , le sommeil est sans charmes Près du malheur on ne dort jamais bien. J'entends encor le verrou qui résonne , Et dans ma main fait trembler mes pipeaux. Allez , eufans -, mais n'éveillez personne : Mon médecin m'ordonne le repos.

Si Ton disait : La gaité vous délaisse , Vous répondrez (Et pour moi j'en rougis) : « De notre père accusant la faiblesse , » Les plus joyeux sont restés au logis. » Ces égrillards iraient , d'humeur bouffonne , Pincer au lit le diable et ses suppôts. Allez , enfans -, mais n'éveillez personne : Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine D'abeilles , non j mais de guêpes , je erois.

(7) Ne souillez mol ; retenez volie haleine. Tremblez , enfans , vous qui jurez parfois ! Le dard caché , qu'à ces guêpes Dieu donne , A fait périr des bergers , des troupeaux. Allez, enfans j mais n'éveillez personne : Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucels de la littérature, S'il vient un Ogre, évitez bien sa dent ; Ou , s'il s'endort , dérobez sa chaussure : De s'en sei^vir on peut juger prudent.

Non : Qu'ai-je dit? Ah ! la peur déraisonne, Tous les partis rapprochent leurs drapeaux; Allez , enfans -, mais n'éveillez personne : Mon médecin m'ordonne le repos.

(OliâîfSOîf

LA MUSE EN FUITE

ou MA PREMIERE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

(Chanson faite à l'occasion des premières poursuites judiciaires exercées contre moi pour la publication de mon Recueil.)

AIR : Halte là.

u i T T E z la lyre , ô ma muse ! Et déchiffrez ce mandat.

Vous voj'ez qu'on vous accuse De plusieurs crimes d'état.

(10)

Pour un inteîTogatoire Au Palais comparaissons.

Plus de chansons pour la gloir« !

Pour l'amour plus de chansons !

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le Roi.

Nous marchons, et je découvre L'asile des souverains.

Muse , la fronde en ce Louvre \it pénétrer ses refra ns *.

^u qui vive d'ordonnance , Alors , prompte à s'avancer, La
chanson répondait : France !

Les gardes laissaient passer.

* Jamais plus de chansons ne furent lance'es de part et d'autre
qu'à IV'poque (le la fronde, et Blol et Marigni , cliansonnievs cin
temps , ne furent l'oLjet d'aucune poursuite.

Suivez-moi l

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le Roi !

La justice nous appelle De l'autre côté de l'eau.

Voici la Sainte-Chapelle Où l'on pria pour Boileau *.

S'il renaissait, ce grand maître , Le clergé , remis en train , En
prison ferait peut-être Fourrer l'auteur du Lutrin.

Suivez-moi!

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le Roi !

Là , devant ce péristyle , Un tribunal impuissant

* On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Cliapele, où l'on voyait le fameux lutrin (^Hi infvpifa l'un des ouvrages les plus parfaits d« notre langue.

Au bûcher livra l'Emile *, Phénix toujouï's renaissant.

Muse , de vos chansonnettes , Aujourd'hui 1 on va tâcher De faire des allumettes Pour ranimer ce bûcher.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le Roi !

Muse , voici la grand'salle

Eh quoi ! vous fuyez devant Des gens en robe un peu sale , Par vous piqués trop souvent.

Revenez donc, pauvre sotté, Voir prendi'e à vos ennemis, Pour peser une marotte , ,

* On sait également que par ari-i'l du parlement l'Emile fut bvûle' par la main du Ijourreau , et son auteur de'cre'le' de prise de corps.

Les balances de Thémis.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le Roi !

Elle fuit , et chez le juge J'entre , et puis enfin je sors.

Mais devinez quel refuge Ma muse avait pris alors.

Gaîment avec la grisette D'un président , bon humain , Cette folle , à la buvette , Répétait le verre en main :

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le Roi !

EN FORME D'IMPROMPTU

A PROPOS DE COUPLETS QUI u'mi ÉtÉ ENVOYES PENDANT MO^ PROCES.

Air Du ballet des Pierrots.

'Jn m'a dénoncé , je dénonce ; Oui , je dénonce des couplets.

La gaîté de l'auteur annonce Qu'il peut figurer au palais ; On voit, à l'air dont il vous traite, Que cent fois il vous persifla.

Messieurs les juges , qu'on arrête, Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves Qu'à la presse l'on veut donner.

Il croit à la gloire des braves ; Pourriez-vous le lui pardonner ?

Il ose vanter la musette Qui dans leurs maux les consola.

Messieurs les juges, qu'on arrête , Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie A ceux qui sont persécutés ; Il pourrait chanter la patrie , C'est un grand tort, vous le sentez De l'esprit qu'à ma muse il prête , Vengez-vous sur 1 esprit qu'il a.

Messieurs les juges, qu'on ai-rête, Qu'on arrête cet homme-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE

(Cette chanson , faite dans le mois de novembre 182T, fut copie'e et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.)

Air : Muse des jeux et des accords champêtres.

Soleil si doux, au déclin de l'automne: Arbi'es jaunis, je viens vous voir encpr. N'espérons plus que la haine pardonne A mes cliansons leur trop rapide essor. Dans cet asile, où reviendra Zéphyre, J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire; Echos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée, Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !

Mais de grandeurs la France dépouillée Courbait son front sous le joug des médians. Je leur lançai les traits de la satire ; Pour mon bonheur lamour m'inspirait mieux. Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence *,

Au tribunal ils traînent ma gaîté;
D'un masque saint ils couvrent leur venge[^]nœ ;
Rougiraient-ils devant ma probité ?
Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire
L'intolérance est fdle des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Echos des bois , l'épétez mes adieux.

* Lorsque mon Recueil parut , on m'a ajsure' que ce fut le niU
nistère qui for[^] les membres du conseil de 1 Université de môler
le modif[^]uc emploi d'e.ïpditionnaire que j'occupais depuis
doute ans.)

('9) Sur des lonibeaux si j'évoque la gloire , Si j ai prié pour
d'illustres soldats , Ai-je, à pi'ix d'or, aux pieds de la victoire, En-
couragé le meurtre des états ?

Ce n'était point le soleil de l'empire Qu'à son lever je chantais
dans ces lieux. Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Echos
des bois, répétez mes adieux.

Que, dans 1 espoir d humilier ma vie ,
s amuse à mesurer mes fei's ;

ïMême aux regards de la France asservie , Un noir cachot peut
illustrer mes vers. A ses barreaux je suspendrai ma lyre , La re-
nommée y jettera les yeux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Echos des bois, ré-
pétez mes adieux.

Sur iiiia prison vienne au moins Pbiloracle 1 Jadis un roi causa
tous ses malheurs.

Partons ; j entends le geôlier qui m'appelle.

Adieu les champs , les eaux , les prés , les fleurs ,

Mes fers sont prêts; la liberté m'inspire ;

Je vais chanter son hymne glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;

Echos des bois, répétez mes adieux. •.

LA LIBERTÉ

(Première chanson faite à Sainte-Pe'lagie, en janvier 1822.) Air :
Chantons Lcetamini.

JLf'uN petit bout de chaîne Depuis que j'ai tête , Mon cœur en
belle haine A pris la liberté.

Fi de la liberté !

A bas la liberté !

..'. , ce vrai sage ,

M'a fait par charité Sentir de l'esclavage

La légitimité.

Fi de la liberté !

A bas la liberté !

Plus de vaines louanges

Pour cette déité ,

Qui laisse en de vieux langes

Le monde emniaillolté !

Fi de la liberté !

A bas la liberté !

De son arbre civique Que nous est- il resté?

Un bâton despotique Sceptre sans majesté.

Fi de la liberté !

A bas la liberté !

Interrogeons le Tibre , Lui seul a bien goûté Sueur de peuple libre , Crasse d'oisiveté.

Fi de la liberté !

A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne Quand l'homme est infecté , Il n'est plus dans son bagne Qu'un forçat révolté.

Fi de la liberté !

A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime, Geôliers pleins de gaîté , Par vous , au Louvre même , Que ce vœu soit porté.

Fi de la libei'té ! A bas la liberté !

LA CHASSE

«HANSON DE REMERCÎMENT A DES CHASSEURS DU DE-
PARTE- MENT DILLE-ET-VILAINE, QUI m'eNVOYÈrENT UNE
BOUR- RICHE GARNIE n'EXCetLENT GIBIER.

(SAINTE-PÉLAGIE

Air : Tonton, tontaine.

LrRACE à votre bourriche pleine De gibier digne d'un glouton
, Tonton , tonton , tontaine tonton.

Joyeux chasseurs d'IUe- et- Vilaine , De votre cor je prends le
ton :

Tonton , tontaine tonton.

Chassez , morbleu , chassez encore ; Quittez Rosette et Jean-
neton ,

TontoQ, tonlon , tontaine tonton :

Ou pour rabattre, dès l'aurore, Que les amours soient de
planton.

Tonton , tontaine tonton.

Si le Béarnais a fait mettre Maint chasseur au fond d'un pon-
ton * , Tonton, tonton, tontaine tonton; Gabrielle daignait per-
mettre Qu'on braconnât dans son canton.

Tonton , tontaine tonton.

Jadis nul n'osait en province Porter aux champs son mousqueton.

Tonton, tonton, tontaine tonton.

On gardait la perdrix du prince ;

* llenii IV renouvela des ordonaa[^]ices trcs-sévère? contre les délits de cliasic.

Le lotip dévoi'ait le mouton.

Tonton , tontaine tonton.

Vous , qui consolez ma disgrâce , Pour nos droits vous tremblez , dit-on. Tonton , tonton , tontaine tonton, Sauvez au moins le droit de chasse , Pour l'honneur du pays breton.

Tonton , tontaine tonton.

MA GUÉRISON

RÉrOXSE A DES SEMUROIS QUI , POUR FAIRE PASSER LA FOLIE

QUE j'ai eue d'essayer be guérir des gens incurables , M ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMakÉE, en m 'ordonnant des douches INTÉ- RIEURES, PENDANT MON SE-JOUR EN PRISON

(SAINTE-PÉLAGIE.) Air De la Treille de siacérile'.

J'espère Que le vin opère ; Oui, tout est bien, même en prison
; Le vin m'a rendu la raison.

Après un coup de Romanée , La douche ayant calmé mes sens
,

J'ai maudit nls. muse obstinée A railler les hommes puissans.
[bis.) Un accès pouvait me reprendre ; 3Iais, du topique effet
certain î J'avais de Icncens à leur vendr(^ f Après un coup de
Chamberlin.

J'espère Que le viu opère ; Oui, tout est bien, même en prison
Le vin ni a rendu la raison.

Après deux coups de Romanée, Rougissant de tous mes for-
faits , Je vois ma chambre environnée D heureux que le pouvoir a
faits.

De mes juges l'arrêt suprême Touche mon esprit libertin ,

J admire lui-même,

Après deux coups de Chambertin.

J espère Que le vin opère ; Oui , tout est iDien, même en pri-
son Le vin m'a rendu la raison.

Après Irois coups de Romanée , Je n'aperçois plus d'opjires-
seurs; ta presse n'est plus enchaînée, Le budget seul a des cen-
seurs ; La tolérance, par la ville, Court en habit de sacristain; Je
vois pratiquer l'Évangile , Après trois coups de Chanibertin.

J'espère Que le vin opère ; Oui , tout est bien , même en prison
Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de Romanée , Mon œil . mouillé de joyeux
pleurs ,

Voit la liberté couronnée D'olivier, d'épis et de fleurs.

Les douces lois sont les plus fortes ; L'avenir n'est plus incertain :

J'entends tomber verrous et portes , Au dernier coup de
Cbambertin. .

J'espère Que le vin opère; Oui , tout est bien , même en prison
Le vin m'a rendu la raison.

O CUambertin ! ô Romance 1 Avec l'aurore d'un beau jour,
L'illusion chez vous est née De l'espérance et de l'amour.

Cette fée , aux humains donnée , Pour baguette tient du destin
Tantôt un cep de Romanée , Tantôt un cep de Cbambertin.

J'espère Que le vin opère ; Oui, tout est bien, même en prison
Le vin m'a rendu la raison.

L'AGENT PROVOCATEUR

(SAINTE-PÉLAGIE

KEMERCÎMENT A d'aUTRES BOURGUIGiNOKS QUI m'a-
VAIENĭ Ei>IVOİĭÉ DU VliN DES DIFFEREES CRUS LES PLUS
f.Ç- KOMMÉS.

Air : Je vais Jjientôt quiller l'empire.

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné ,
Comme l'honneur de la province
Ce Bourguignon nous est donné, {bis.)
Quoiqu'il soit d'âge respectable ,
Que d'un beau nom il soit porteur, [bis.)
Chut ! mes amis , il fait jaser à table ,
C est un agent provocateur. [ter.)
Il est ami de l'infortune.

M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ,
Pourtant un soupçon m importune
Par la police il a passé *

Plus d un personnage notable, Là souvent devient délateur.

Chut! mes amis , il fait jaser à table , C'est un agent
provocateur.

Mais il circule , et de la France Déjà nous vantons les héros ; A
nos yeux déjà l'espérance Sourit à travei's les barreaux.

"* On visite tous les objets envoyés aux prisonniers ; des gens
de j>oUce sont cbargc's de ce soin.

Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.

Chut! mes amis , il fait jaser à table ,

C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire D'un sol fertile en joyeux ceps ,
Et l'empereur dont la mémoire Reste en honneur chez les
Français..

Oui, sur Probus , prince équitable , Il nous souffle un chorus
flatteur.

Chut! mes amis , il fait jaser à table , C'est un agent
provocateur.

De ce traître faisons justice :

Exprès prolongeons le dîner.

Si il a passé par la police, Qu'il passe pour y retourner.

* La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain , de
la plupart des vignes qui depuis ont fait sa riciiesse.

Passe donc, o vin délectable !

Retourne à ce lien corrupteur.

Chut l mes amis, il fuit jaser à table C'est un agent
provocateur.

MON CARNAVAL

(SAINTE-PÉLAGIE

Air : Des CI:evillos de niatic Adam.

(hi , Air nouveau de jVI. Mfissoiinier,

Amis, voici la rianle semaine , Que tous les ans , je fêlais avec vous. Mai'Otte en main, dans le cîiar qu'il piomône , Momus au bal conduit sages et fous.

Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie, Il m'a semblé voir passer les amours.

J'entends au loin l'archet de la folie : O mes amis , prolongez d'heureux jours I

Oui , je les vois ces danses amoureuses Oû la bf.'auté triomJ)hc à chaque pas.

De vingt danseurs je vois les mains lieureuses. Saisir, quitter, ressaisir mille appas.

Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie ; Un seul mot triste en peut troubler le cours. J'entends au loin l'archet de ia folie : O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois , auprès de la plus belle , Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous I Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle Dont la gaîté vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie ; Je la vidais, mais vous versiez toujours. J entends au loin l'archet de la folie : O mes amis , prolongez d'heureux jours 1

Des jours charmansla perte est seule à craindre ; Fêtez-les bien , c est un ordre des cieux. Moi , je vieillis, et parfois laisse éteindre Le peu d encens dont je nourris mes dieux.

Quand la plus tendre était la plus jolie , Des fers alors m'auraient paru bien lourds. J'entends au loin l'ai-cliet de la folie : O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez , dès qu'une longue ivresse Du calme enfin vous impose la loi.

Dernier rayon , qu'un reste d'allégresse Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi. Dans vos plaisirs ainsi je me replie ; Je suis vos pas, je chante vos amours. J'entends au loin l'archet de la folie : O mes amis, prolongez d'heureux jours !

L'OMBRE D'ANACRÉON

(SAINTE-PÉLAGIE)

Air : De la Sendnelle, Ou air nouveau de Diipoly.

\j^ jeune Grec sourit à des tombeaux : Victoire ! il dit ; l'éclio
redit : Yictoirc ! O demi-dieux ! vous , nos premiers flambeaux ,
Trompez le Styx, i-evoyez votre gloire !

Soudain sous vm ciel enchanté

Une ombre apparaît et s'écrie :

•i Doux enfant de la liberté , {bis.}

■» Le plaisir veut une patrie !

■» Une patrie !

> O peuple grec , c'est moi dont les destins , >' T'urent si doux
chez tes aïeux si braves.

y> Quand il chantait l'amoiu' dans leurs festins » Anacicon en
chassait les esclaves.

« Jamais la tendre volupté

» N'approcha d'une âme llétrie.

» Doux enfant de la liberté ,

» Le plaisir veut une patrie !

» Une patrie !

3) De laigle encor l'aile rase les cieux ,)j Du rossignol les
chants sont toujours tendres. « Tci , j)eup)e grec , tes arts , tes
lois, tes dieux, » Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?

» Tes fêtes passent sans gaîté

« Sur une rive encor fleurie.

» Doux enfant de la liberté,

» Le plaisir veut une pairie 1

» Une patrie ■ - ■

» Déjà vainqueur, chante et voie au danger ; » Brise tes fers :
lu le peux , si tu loses.

» Sur nos débris , quoi ! le vil étranger » Dort enivi'é du par-
fum de tes roses ! » Quoi ! payer avec la beauté » Un tribut à la
barbarie!

)) jDoux enfant de la liberté , » Le plaisir veut une patrie !

» Une patrie 1 ^

» C'est trop rougir aux yeux du voyageur, » Qui d'Olyrapie évoque la mémoire.

» Fi'appe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur, » Reverdiront d'abondance et de gloire.

» Des tyrans le sang détesté

)) Récbauffe une terre ajDpauvi'ie.

» Doux enfant de la liberté ,

» Le plaisir veut une patrie 1 » Une patrie!

» A tes voisins n'emprunte que du fer : M Tout peuple esclave est allié perfide.

w Mars va tanner des feux de Jupiter i> Cher à Ycnus, son étoile te guide

» Bacchus , dieu toujours indompté ,

j) Remplira ta coupe tarie.

" Doux enfant de la liberté ,

Il Le plaisir veut une patrie ! '

« Une patrie !

Il se rendort le sage de Téos. La Grèce enfin suspend ses funérailles.

Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte , Argos , Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !

Yos vierges même ont répété

Ces mots d'une voix attendrie t

Doux enfant de la liberté ,

Le plaisir veut une patrie !

Une patrie !

* Suivant M. Pouquevillu, les Grecs ont eii-ore fii rt'nci'ali'i l'eluilc do Venus.

L'ÉPTAPIE DE MA MUSE

(SAINTF.-PÉLAGIË.)

Air de Ninou chez madamL' de Sevignc.

Ou ail- du \ilaiu.

V ENEz tous, passans , venez lire L'épitaphe que je me fais.

J'ai chanté l'amoureux délire , Le vin , la France et ses hauts faits. J'ai plaint les peuples qu on abusa; J'ai chansonné les gens du roi ; Béranger m'appelait sa musc. {bis.)

Pauvres pécheurs , priez pour moi ! {l>is.\ Priez pour moi ! priez pour moi !

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle, D'être gueux il se consolait, '

Lui qui des muses de l'école JN'avait jamais sucé le lait.

Il grelottait dans sa coquille , Quand d'un luth je lui fis l'octroi.

De fleurs j'ai rempli sa mandille.

Pauvres pêcheurs , priez pour moi '

Je l'ai rendu cher au courage

Dont il adoucit le malheur.

En amour il fut mon ouvrage ,

J'ai pipé pour cet oiseleur.

A lui plus d'un cœur vint se rendre ,

Mais les oiseaux en feront foi :

J'ai fourni la glu pour les prendre.

Pauvres pêcheurs, priez pour moi !

Un serpent (Dieu ! ce mot rappelle

Que rampa vingt ans.)

Un serpent qui fait peau nouvelle Dès que brille un nouveau printemps ,

Fond sur nous, triomphe, et nous livre Aux fers dont on pare la loi.

Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs , priez pour moi !
^Malgré l'éloquence sublime
De Dupin , qui pour nous parla ,
N'ayant pu mordre sur la lime ,
Le hideux serpent l'avala.
Or, je trépasse, et, mieux instruite ,
Je vois l'enfer avec effroi :
Hier, Satan s'est fait jésuite.
Pauvres pécheurs , priez pour moi !

LA SYLPHIDE

Air : Je ne sais plus ce que je veux.

LiA raison a son ignorance; Son flambeau n'est pas toujours clair, Elle niait votre existence , Sylphes cliarmans, peuple de l'air.

Mais , écartant sa lourde égide , Qui gênait mon œil curieux , J'ai vu naguère une Sylphide.

Sylphes légers , soyez mes Dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses, Fils de l'Aurore et des Zéphirs ; Vos brillantes métamorphoses Sont le secret de nos

plaisirs.

D un souffle vous séchez nos larmes, Vous épurez l'azur des cieux.

J'en crois ma Sylphide et ses charmes.

Sylphes légers, soyez mes Dieux.

J'ai deviné son origine , Lorsqu'au bal ou dans un banquet, J'ai vu sa parure enfantine Plaire par ce qui lui manquait.

Ruban perdu, boucle défaite; Elle était bien , la voilà mieux.

C'est de vos sœurs la plus parfaite. Sylphes légers, soyez mes Dieux.

Que de grâce en elle font naître ^ os caprices toujours si doux !

C'est un enfant gâté , peut-être , Mais un enfant gâté par vous.

J'ai vu, sous un air de paresse.

L'amour rêveur peint dans ses yeux.

Vous qui protégez la tendresse , Sylphes légers , soyez mes Dieux .

Mais son aimable enfantillage Cache un esprit aussi brillant ,
Que tous les songes qu'au bel âge Vous nous apportez en riant.

Du sein de vives étincelles , Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
Vous , dont elle empruntait les ailes , Sylphes légers , soyez mes Dieux .

Hélas ! rapide météore , Trop vite elle a fui loin de nous.

Doit-elle m'apparaître encore?

Quelque Sylphe est-il son époux ?

Non, comme l'abeille, elle est reine D'un empire mystérieux ;
Vers son trône un de vous m'entraîne.

Sylphes légers, soyez mes Dieux.

LES CONSEILS DE LISE

CHANSON ADRESSEE A M. J. LAFFITTE , QUI m'aVAIT PRO-
POSE UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR REPARER LA
PERTE DE MA PLACE A l'uNIVERSITÉ.

(1822.) AIR : De la Treille de sincérlé.

Xjis E à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Un doux emploi pourrait vous plaire , Me dit Lise, mais son-
gez bien,

Songez bien au poids du salaire, Même chez un vrai citoyen.
(bis)

Rester pauvre vous est facile , Quand l'amour, afin de l'user.

Vient remonter ce luth fragile Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tout bas ■ '
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre , Vous n'oseriez plus, vieil enfant , Célébrer- au bruit de son coffre Les droits que sa vertu défend.

Vous croiriez voir à chaque rime Les sots doublement satisfaits , De vos chansons lui faire un crime, Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille -

3Ic conseille ;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

^ Craignant alors la malveillance, Vous ririez moins de ce baron , Courtier de la Sainte- Alliance, Qui des rois s'est fait le patron.

Dans les fonds de peur d'une crise, Il veut que les Grecs soient déçus ; Pour avoir Y endos de Moïse, On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille Me conseille:

Cet oracle me dit tout bas .

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle , Et croirait flatter en disant Que sur la droite du Pactole Inti'igue et ruse vont puisant ;

Tandis qu'une noble industrie Puise à gauche , et , de toute part , Reverse à flots sur la patrie Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tout bas :

Chantez , monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire , Puis ajoute ce dernier point ; Des distances l'amour peut rire ; L'amitié n'en supporte point.

Riche de votre indépendance , Chez Laffitte toujours fêté , • "
En trinquant avec l'opulence Vous boirez à égalité.

Lise à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tout bas : Chan-
tez, monsieur, u écrivez pas.

LE PIGEON MESSENGER

Air : De Taconet.

Ij'aï brillait, et ma jeune maîtresse

Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

Nous comparions notre France à la Grèce,

Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds, (bis),

JVœris découvre un billet sous son aile :

Il le portait vers des foyers chéris. (bis).

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle ,

Et dors en paix sur le sein de Nœris. (bis).

' Tout le monde coniaïl maintenant l'iisiige que quelques
peuples font des pigeons pour poiter les lettres presse'es. Em-
portes loin de leur séjour habituel , ils traversent , pour y revenir,

les plus grandes distances, avec une rapidité' qui paraît incroyable.

Il est tombe , las d'un trop long voyage, Rendons-lui vite et force et liberté.

D un trafiquant remplit-il le message?

Ya-t-il d amour parler à la beauté?

Peut-être il porte, au nid qui le rappelle. Les derniers vœux d'infortunés proscrits. Bois dans ma coupe , ô messenger fidèle , Et dors en paix sur le sein de Kœris.

Mais du billet quelques mots me font croire Qu'il est en France à des Grecs apporté. J1 vient d'Athène, il doit parler de gloire. Lisons-le donc par droit de parenté.

Athène est libre ! amis , quelle nouvelle ! Que de lauriers tout à coup refleuris ! Bois dans ma coupe , o messenger fidèle , Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ali ! buvons à la Grèce. Kœris, voici de nouveaux demi-dieux.

L Europe envain , tremblante de vieillesse ,

Déshéritait ces aînés glorieux :

Ils sont vainqueurs ; Athène, toujours belle ,

jV'est plus vouée au culte des débris.

Bois dans ma coupe , ô messenger fidèle ,

Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre ! ô muse des Pindares Reprends ton sceptre et ta lyre et ta voix. Athène est libre, en dépit des barbares. Athène est libre , en dépit de nos rois. Que l'Univers, toujours instruit par elle, Retrouve encore Athènes dans Paris !

Bois dans ma coupe , ô messager fidèle , Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur au pays des Hellènes, Repose-toi, puis vole à tes amours ; \ oie , et bientôt i^epoi té dans Athènes , Reviens braver et tyrans et vautours.

A tant de rois dont le trône chancelle , D'un peuple libre apporte encor les cris. Bois dans ma coupe, o messager fidèle, Et dors en paix sur le sein de Nœris.

L'EAU BÉNITE

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L EGLISE DE DEUX EPOUX
MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS SANS CEREMONIE.

Air : Faut d'la vertu.

\j E S deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

A l'autel ce couple s'engage ; Yoilà de quoi nous récrier.

Après vingt ans de mariage , Oser encor se marier!

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

{bis.)

Grand dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre , aux yeux de ta bonté ,
Est celui d'avoir dit les grâces
Avant le benedicite.
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.
Madame , de fleurs ennuyée
Chut ! me dit-elle. Ah ! puisse un jour, Du chapeau de la ma-
riée Sa fille aussi coiffer l'Amour !
Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.
Pour que l'hymen fasse merveilles, Versez d'un bordeaux ré-
chauffant , Reste du vin mis en bouteilles Au baptême de votre
enfant.
Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.
Toujours heureux , quoiqu'on en glose , Prouvez au diable , et
prouvez bien , Que parfois , prise à faible dose , L'eau bénite ne
gâte rien.
Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

L'AMITIÉ

COUPLETS CHA:;tÉS a mes amis, le 8 DECEMBRE 1822,

Jour anniversaire de ma condamnation par la coca d'assises.

Air ; Quand des ans la fleur priiilannièrè.

OuR des roses l'amoui' sommeille , Mais , quand s'obscurcit
l'horizon , Célébrons l'amitié qui veille A la porte d'une prison.
{Bis}.

Tyran aussi , l'amour nous coilte Des pleurs , qu'elle sait
arrêter.

Au poids de nos fers il ajoute , Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'amour sommeille ; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'amitié qui veille A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles, Lorsque ma muse emména-
gea , A peine on refermait les grilles Que l'amitié frappait déjà.

Sur des roses l'amour sommeille ; Mais , quand s'obscurcit
l'horizon , Célébrons lamitié qui veille A la porte d'une prison.

Heureux cjui, libre de ses chaînes , Bravant la haine et la pitié ,
Joint au souvenir de ses peines, Celui des soins de l'amitié !

Sur des roses l'amour sommeille; Mais , quand s'obscurcit
l'horizon , Célébrons Tamitié qui veille A la porte d'une piison.

Que fait la gloire à qui succombe?

Amis, renonçons à briller.

Donnons les marbi'es d'une tombe Pour les plumes d'un
oreiller.

Sur des roses l'amour sommeille ; Mais , quand s'obscurcit
l'horizon, Célébi-ons l'amitié qui veille A la porte d'une prison.

Sans bruit , ensemble, ô vous que j'aime, Trompons les hivers meurtriers.

On peut braver le temps lui-même Quand on a bravé les geôliers.

Sur des i-oses l'amour sommeille ; ^lais, quand s'obscurcit l'horizon.

Célébrons l'amitié qui veille A la porte d'une prison.

LE CENSEUR

Air ! De la robe et des bot les.

liîi me disait : Il est temps d'être sage; A.U Pinde aussi l'on change de drapeaux. Tentez la gloire , et , dans un grand ouvrage , Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.

De mes refrains j'ai repoussé le livre; Hais quand j'invoque et Thalie et sa sœur, .eur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre , Nous délivre au moins du censeur.

.a liberté, nourrice du génie,

/ "oit les beaux-arts pleurant sur son cercueil.

Qui va d'un joug subir l'ignominie, A de son vers d'avance éteint l'orgueil. Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?

Et toi, Molière, admirable penseur?

]Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivre, - \ous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu céleste , Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux, Quand la censure , à son rocher funeste , De ton génie a promis les lambeaux !

D'affreux vautours, que leur pâture enivre , Vont mutiler le noble ravisseur. / ^ Fils de Japet , ah ! <]ue Dieu te délivre, Te délivre au moins du censeur.

Avec Thalie , en satires féconde, Peignons nos grands , leurs valets , leiu's rimeurs Les vils rjpssorts qui font mouvoir le monde, Et la cour même envenimant nos moeurs.

Dclateur , tremble ! en scène il faut me suivre. JefFrys en vain ta pris pour assesseur *. Quoi ! tu souris ! ah ! que Dieu nous délivre , Nous délivre au moins du censeur.

De Louis onze évoquons les victimes.

< ^ue , dévoré d'un sanguinaire ennui , Ce roi bigot, pour se soûler de crimes , Mette sa vierge entre le diable et lui **. Mais, tout sanglans, nos Tristans*** vont poursuivre Ce vœu formé contre un lâche oppresseur, Morts , taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre ! Nous délivre au moins du censeur.

* Juge anglais devenu fameux, pendnnt la rcstauralion des Sluarls, et dont le nom est un peu estropie' ici par nécessité pour la mesure.

** Louis XI, au dire de quelques liisloriens, demandait pardon de ses crimes à la bonne \ ierg'î de plomb qu il portait à son cliapeau. »

*** Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XI. Il était
4;entillomme , et rcianissait aux fonctions déjuge celles d'exécu-
^ leur des hautes oeuvres.

Je laisse donc Tlialie et Melpomène Pour la clianson, libre en
dépit des rois. Sans le régir, j'agrandis son domaine ; D'avitres un
jour lui traceront des lois. Qu'en république on puisse y tuujours
\ivre C'est un état qui n'est pas sans douceur. Pauvres Français,
ali ! que Dieu vous délivre Tous déli\re au moins du censeur

LE MAUVAIS VIN

ou LES CAR.

Air : Ou dit partout que je suis liéLe.

JjÉxis sois-lu, vin détestable!

«■ ■ Pour moi tii n'es point redoutable ,

Bien qu'au maître de ce banquet

Des flatteurs var-tent ton bouquet.

Arrose donc , fade piquette ,

Les fleurs peintes sui' mon assiette.

Vive le vin qui ne vaut rien !

Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m invitais à boire, Bientôt je perdrais la mémoire Du
docteur, qui me dit toujours :

« Pour vous c'est assez des amours.

» Chantez Bacchus, ainsi qu'un pretre » Pai'le des Dieux sans les connaître. » Vive le vin qui ne vaut rien !

Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse, Certaine Espagnole en détresse ,
Ce soir, pourrait bien, je le sens.

Mettre à sec ma bourse et mes sens.

Et Lisette , qui tient ma caisse , Aurait à souffrir de la baisse.

Vive le vin qui ne vaut rien !

ISotre raison s'en trouve bien.

Car si tu réchauffais ma veine , Armé de vers , forgés sans peine ,
Tout en chantant , je tomberais Peut-être au milieu d'un congrès.

Puis j'irais , pour démagogie En prison terminer l'orgie.

(77) Vive le vin qui ne vaut rien !

JNolre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison Ion ne rit guère.

Mais vin , à qui je fais la guerre , Tu disparais , et sous mes yeux
Glousse un nectar digne des dieux.

Au risque d'une catastrophe \ersez-m'en , je suis philosophe.

Versez ! versez ! je ne crains rien.

Du hon vin je me trouve bien

LA CANTHARIDE

ou LE PHILTRE.

Air Des Comédiens.

Ou du rondeau de Miller, intitulé : Un lour de jardin.

-Ielrs , il le faut ; meurs , o toi qui recèles Des dons puissans ,
à la volupté chers ; Ilends à l'amour tous les feux que tes ailes Ont
à ce dieu dérochés dans les airs.

^:iara , » m'a dit cette femme si vieille , <,m , chaque jour,
pleure encor son printemps ; « Quoi ! votre joue est déjà moins
vermeille, » Vous languissez et n'avez que vingt ans.

» Un père altier, que seul l'intérêt touche , " Vous a jetée au lit
ctun vieil époux ;

j> L espoir en vain sourit sur votre b.juche ;)> L hymen l'ef-
fleure et s endort près de vous.

i> A votre aboi'd naît la froide risée ;

)' L Amour se dit : On ma fait un larcin ,

)' Mais celte terre a des nuits sans rosée,

» Et d aucun fruit ne parera son sein.

)> Trompez l'amour, croyez-en ma sagesse.

» Un philtre heureux, jilein de tendres chaleurs,

)' De votre époux exhumant la jeunesse ,

)) Peut de la votre épanouir les fleui's. »

La vieille alors , baissant sa voix tremblante , M'enseigne 1 arî
de ce philtre charmant. J allais , sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais vers ce frêne, accourant dès laurore, Dansées rameaux
j'ai su glisser ma main. La cantlrai""ide y reposait encore ; Heu-
reuse aussi je dormirai demain.

jileuis, il le faut; meurs, ô toi qui recèles , Des dons puissans à
la volupté cliers ; Rends à l'amour tous les feux que tes ailes Ont
ù ce dieu dérochés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes; Je répu-
gnais à d'innocens plaisirs.

Tout bas, ma bouche, insultant à mes larmes, Osait donner uu
nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore. Jamais breuvage
aura-t-il cette ardeur Qui dans mon sang circule , me dévore. Et
d'un long trouble accable ma pudeur !

Père cruel ! il fallait de ta fille.

Aux murs d un cloître ensevelir les jours. Là , Dieu du moins
nous crée une famille ; Là, son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse Avait rcvê jeune , beau,
caressant?

Entre ses Lras ma pH(li((!U' tendresse EAt été seule un
philtre assez puissant.

De mon hymen , oui , la fioideur me tue. D'un plaisir chaste al-
lumons le flambeau ; Ah ! cessons d'être une vaine statue , Dont

un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile , « Et dès demain renaîtront vos couleurs : » Demain moi-même , au seuil de votre asik y Je suspendrai de couronnes de fleurs, n

Meurs, il le faut; meurs, o toi qui recèles Des dons puissans , à la volupté chers j Rends à l'amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu dérobé dans les airs.

LE TOUPtNE-BROCÎLE.

Air : Le Lriiit des roueltes gâte loul.

U o dîner j aime fort la cloche, Mais ou la sonne en peu d'endroits ; Plus qu'elle aussi le lourne-broclie A nos hommages a des droits.

Conibieu d'ennemis il rapproche Chez le prince et che/. le bourgeois ! A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

<^u on reprenne sur la musique Les cjuerelles du temps passé , Que par l'Amphion italique Le grand Mozart soit terrassé ;

Je ne tiens qu'au refrain bachique Par le tourne-broche annoncé.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue Attache mille ambitieux , Les précipite dans la boue Ou les élève jusqu'aux cieux , C est la broche, moi je l'avoue, Dont la roue attire mes yeux.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux, rôtis.

Une montre, admirable ouvrage, Des heures décrivant le cours
, Règle , sans en charmer l'usage , Le cercle borné de nos jours ;
Le tourne-broche a l'avantage D embellir des instans trop courts.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux l'ôtis.

Ce meuble , suivant maint vieux conte, A manqué seul à l'âge
d'or ; C est l'amitié qui , pour son compte , Dut en inventer le res-
sort :

Vivent ceux que sa main remonte , Mais gloire à celui du Tré-
sor !

A son doux tic tac un jour les pai'tis Signeront la paix entre
deux l'ôtis.

LE TAILLEUR ET LA FÉE

CHAXSON CIA.TÉE A MES AMIS, r.E .-OUR A.,VEnSAIRE BE
MA NAISSANCE , ig AOÛT 1822.

Air D'Ageline (de Wilhem.)

D.\}is ce Paris plein d'or et de mesure , En l'an du Christ mil
sept cent quatre-vingt, Chez un tailleur, mon pauvre et vieux
grand-père, iMoi, nouveau né, sachez ce qui m'advint. Rien ne
prédit la gloire d'un Orphée A mon berceau , qui n'était pas de
fleurs ; Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs, Me trouve

un jour dans les bras d'une fée. Et cette fée, avec de gais refrains ,
]

Calmait le cri de mes premiers chagrins, j ^ ^ ^ ^

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète : « A cet enfant quel destin est promis? » Elle répond : « Vois-le , sous ma baguette , » Garçon d'auberge , imprimeur et commis. » Un coup de foudre ajoute à mes présages * » Ton fils atteint va périr consumé ; » Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé » Vole en chantant braver d'autres orages. » Et puis la fée , avec de gais refrains , Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse ,

jj Éveilleront sa lyre au sein des nuits.

» Au toit du pauvre il répand l'allégresse ,

» A l'opulence il sauve des ennuis.

)) Mais quel spectacle attriste son langage ?

» Tout s'engloutit , et gloire et liberté.

» Comme un pêcheur (qui rentre épouvanté,

» Il vient au port raconter leur naufrage. »

* L'aulour fut frappé de l'homme foui sa jcuirjsp.

Et puis la fée , avec de gais refrains , Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille » Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons ! » Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille , » Que faible écho mourir en de vains sons. » « Va,' dit

la fée, k tort tvi t'en alarmes ; w De grands talens ont de moins
beaux succès. » Ses chants légers seront chers aux Français)> Et
du proscrit adouciron les larmes. » Et puis la fée, avec de gais re-
frains, Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose ,

L'aimable fée apparaît à mes yeux.

Ses doigts distraits effeuillaient une rose ;

Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.

» Tel qu'aux déserts par fois brille un mirage *,

* Les effets fantastiques du mirage tionipenl les yeux du voya-

» Aux cœurs vieilliss'oifre un doux souvenir.

» Pour te fêter tes amis vont s'unir;

» Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. «

Et puis la fée , avec ses gais refrains ,

Comme autrefois dissipa mes chagrins.

gour jusque dans Ips sables Ju désertl. Il truil voir devant lui
des forcis, des lats, des ruisseaux, etc.

• -f-^cj^

LES SCIENCES

Air :

J'^atiglÉ des clartés confuses Qui m'ont égaré bien souvent, J'allais bannir amours et muses ; J'allais vouloir être savant.

Mais quoi ! pour une âme incertaine, La science est d'un vain secours.

Gardons Lisette et La Fontaine ; Muses, i-estez ; restez, amours.

La natjure était mon Armide; Dans ses jardins j'errais surj^ris.

Mais un. chimiste moins timide , Règne en vainqueur sur leurs débris.

Dans son fourneau rien qu'il ne jette Des gaz il poursuit le concours.

Ma fée y perdrait sa baguette ; Muses, restez, l'estez, amours.

J'ai regret aux contes de vieille , Quand un docteur dit qu'à sa voix Les morts lui viennent à l'oreille De la vie expliquer les lois. De la lampe il voit la matière , Les ressorts , le fond , les contours ; Je n'en veux voir que la lumière.

Muses, restez; restez, amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse Si les cienx n'obéissaient pas :

Plus d'une erreur passe et repasse Entre les branches d'un compas.

Un siècle a changé la physique ; IVos temps sont féconds en retours.

Je crains que le soleil n'abdique , Muses, rester, restez,
amours

Enivrons-nous de poésie , Nos cœurs n'en aimeront que
mieux.

Elle est un reste d'ambroisie, Qu'aux mortels ont laissé les
dieux.

Quel est sur moi le froid qui tombe?

C'est le froid du soir de mes jours.

Promettez un rêve à ma tombe , Muses, restez 5 restez,
amours.

LA DÉESSE

5UR UNE rERSONME A (JUI L AUTEUR A VU REPRESENTER
LA LIBERTE DANS UNE DES FETES LIE [.V RÉVOLUTION.

Ain: l'o la petite guuvornanle.

IZi S T-c E bien vous, vous que je vis si bi-llc , Quand tout un
peuple , entourant votre ^:h■^\. V^ous saluait du nom de l'im-
mortelle Dont votre main brandissait l'étendard?

De nos respects, de nos cris d'allégresse, De votre gloire et de
votre beauté , Vous raarchiez fière ; oui , vous étiez déesse.
Déesse do la liberté.

Vous traversiez des mines gothiques ; 'Xos défenseurs se pres-
saient sur vos pas;

Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats. Moi, pauvre enfant , dans une coupe amère , En orphelin par le sort allaité , Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère , Déesse de la liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ; Mais jeune alors, je n'ai rien pu juger. En épelant le doux mot Je patrie , Je tressaillais d'horreur pour l'étranger. Tout s'agitait, s'armait pour la défense; Tout était ûer, surtout la pauvreté.

Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance , Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance ,

Après vingt ans , ce peuple se rendort ;

Et l'étranger, apportant sa balance,

Lui dit deux fois : « Gaulois , pesons ton or. »

Quand notre ivresse , au ciel rendant hommage ,

Sur un autel élevait la beauté ,

D'un rêve heureux vous u'étiez que l'image , Déesse de la liberté.

Je vous revois , et le temps trop rapide , Ternit ces yeux où riaient les amours ; Je vous revois , et votre front qu'il ride Semble à ma voix rougir de vos beaux jous. Rassurez-vous: char, autel, fleurs, jeunesse, Gloire , vertu , grandeur, espoir, fierté , Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse, Déesse de la liberté.

LE MALADE

(Avril 1825.)

Air : ?>îuse «les Luis, etr.

U N mal cuisant déchire ma poiti'ine ,

Ma faible voix s'éteiat dans les douleurs ;

Et tout renaît, et de\jà l'aube-épine

A vu l'abeille accourir à ses (leurs.

Dieu d'un sourire a béni la natui^e ,

Dans leur splendeur les cieux vont éclater.

Reviens ma voix , faible , mais douce et pure ,

Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape * a renversé mon verre , Plus de gaîté ! mon front se rembrunit.

* Le célèbre docteur Dubois, à t'jui l'auteur de ces chansons ue peut le'moigner trop de reconnaissance, et en qui lesqualite's du cœur e'galent la science et IVlonnante habileté'.

(100)

Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère ;

Déjà l'oiseau Lutine pour son nid.

Des voluptés le torrent va s'épandre

Sur l'univers qui semblait végéter

Reviens ma voix , faible , mais toujours tendre ,

Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore ! D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs*. De nouveaux noms la France se décore ; A l'aigle éteint nous i-edevons des pleurs. Que de périls la tribune orageuse Offre aux vertus qui l'osent affronter ! Reviens ma voix , faible , mais courageuse , Il est encor des cloires à chanter.

Puis , j'entrevois la liberté bannie; Elle revient : despotes , à genoux !

* A l'époque où l'œuvre de la Convention fut faite, on avait dans le salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien i-eprésenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année le ridicule d'une pareille mesure.

Pour l'étouffer , en vain la tyrannie

Fait signe au Nord de déborder sur nous.

L'ours effrayé regagne sa tanière ,

Loin du soleil qu'il voulait disputer.

Reviens ma voix , faible , mais libre et fière ,

Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je , hélas ! oui la France s'éveille , Belle et païenne , au souffle du printemps , Mais dans nos creux le courage sommeille ; Chargé de fers , chacun se dit : J'attends ! La Grèce expire , et l'Europe est tremblante ; Seuls , nos pleurs seuls osent se révolter. Reviens ma voix , faible , mais consolante , Il est encor des martyrs à chanter.

A MADAME

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

ÏJv ciel j'arrive , et mon voyage Nous épargne à tous bien des pleurs.

Beauté folâtre autant que sage, Ne jouez plus avec des fleurs.

Sachez qu'hier, la panse ronde , Et l'œil obscurci par Bacchus ,
Jupin a cru, dans notre monde , Voir une couronne de plus.

A la colère il s'abandonne -.

« L'abus , dit-il , devient trop fort.

Encore un front que l'on couronne , Quand le faiseur de rois
est mort.

Sur ce front lançoHS mon tonnerre ; Du faible enfin vengeons
les droits.

Je veux voir un jour sur la terre , Les rois sujets , les sujets
rois. »

Dans son conseil alors j'arrive , (Où les rimeurs n'entrent-ils
pas !) En joue il vous met sans qui vive , Mais je l'aborde cha-
peau bas :

'(Jupin , de ton ari'èt j'appelle , Ta balance et tes poids sont
faux.

Ta cour de justice étei'nelle A-t-elle eu ses gardes-des-sceaux ?
»

« Braque tes lunettes , vieux sire , Sur le front couronné par nous ; De la candeur c'est le sourire , De la bonté c'est l'œil si doux.

Lorsque les carreaux de son foudre Chez nos sourds passent pour muets , Jupin ne mettrait-il en poudre Qu'une couronne de bluets ? »

(ic5)

« OIi ! oli ! dit-il ; qu'allais-je faire ! Ailleurs, frappons, mon foudre estchaud . » « Frappe ; mais sur notre hémisphère Vise donc plus has ou plus haut. »

Heureux d'avoir su vous défendre , J'accours des célestes donjons ; Quant à Jupiu , je viens d'apprendre Qu'il a foudroyé deux pigeons.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

Air : A soixaule aus, etc.

De Daraoclès l'épée est bien connue;

En songe , à table , il m'a semblé la voir.

Sous cette épée et menaçante et nue ,

Denis l'Ancien me forçait à m'asseoir (bis.)

Je m'écriais: que mon destin s'achève,

La coupe en main , au doux bruit des concerts (b.)

O vieux Denis, je me ris de ton glaive ,*

Je bois, je chante et je siffle tes vers. (bis.)

Servez , disais-je à messieurs de la bouche : Yersez ! versez ' messieurs du gobelet.

' Denis l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait ,
un me'tromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui
ne

trouvaient pas ses vers bons. Quant à 1 liisloire du festin de
Damo-

lès , elle est trop connue pour qu'il soit hesoinde la rapporter
ici.

(«oSj

Maiheir d'autrui n'est point ce qui te toucîic ,

Denis, sur moi, fais donc vite un couplet, {bis.)

Ton Apollon à nos larmes fait trêve:

II nous égaie au sein d'affreux revers. {bis)

O vieux Denis, je me ris de ton glaive,

Je bois, je chante , et je siffle tes vers. {bis.)

Piiisqu'à rimer sans remords tu t amuses,

De la patrie écoute un peu la voix :

Elle est, crois-moi, la première des muses,

Mais rarement elle inspire les rois. (^'^J

Du frêle arbuste où bout sa noble sève,

La moindre fleur parfume au loin les airs, {bis.}

O vieux Denis , je me ris de ton glaive.

Je bois, je chante , et je siffle tes vers. (^'f)

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire ,

Quand ses laurieis , de ta foudre encor chnuds.

Vont , à prix d or , te cacher à l'histoire ,

Ou balayer la fange des cachots. (^'•^■)

7>iais, à ton nom , Clio , qui se soulève,

Sur ton cercueil viendra peser nos fers, {bis.}

O vieux Denis , je me ris de ton glaive , Je bois , je chante , et
je siffle tes vers.

{bis.}

Que du mépris la haine au moins me sauve,

Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger ;

Le fer pesant tombe sur mon front chauve ,

J'entends ces mots : Denis sait se venger. {Itis.}

Me voilà mort; et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers :
O vieux Denis, je me ris de ton glaive ;
Je bois , je chante et je siffle les vers. {bis)
IO
(ÏH

LA MAISON DE SANTÉ

A m"" , g , POUil LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FETE.

Air : Du Ménage du Garçon.
Ou du petit Matelot.
i^l aguÈre en un royal hospice ,
J'allai subir les soins de l'art.
Esculape me fut propice ,
Je bénis cet heureux hasard. (bis.)
Mais l'amitié, toujours craintive ,
Me dit : « Point de sécurité \
Un quiproquo bien vite arrive.
Change de maison de santé.» (bis.)

A R — elle me transporte , Je me sens mieux eq avançant.

(lf2)

La bienfaisance est. sur la porte , Le malheur salue en passant.

Là , Jeannette est supérieure ; Et le ciel fit de sa bonté La
lampe qui brûle à toute heure Dans cette maison de santé.

Bloière a terminé sa vie Entre deux sœurs de charité :

Or, quand Jeanne fait œuvre pie , C'est un rendu pour un
prêté.

De Thalie elle fut tourière Avec talent , grâce et beauté , Et la
suivante de Molière , Fonde une maison de santé.

L'amitié seule y donne place, 3Ioi , j'en ai fait mon IIôtel-Dicu.

Infirmiers , remplissez ma tasse , C'est aujourd'hui le saint du
lieu.

Quand il s'agit de fêter Jeanne Mon seul régime est la gaîté.

Je veux m'enivrer de tisane Dans cette maison de santé.

(ii5)

LA BONNE MAMAN

COUPLETS A U.NE DAME DE TRENTE ANS, QUE l'aUTEUR
APPELAIT SA GRAND'mÈrE.

Air ; J étais bon cliasseur autrefois.

A- u dire du proverbe ancien ,

L'amitié ne remonte guère.

Bon petit- fils , je n'en crois rien ,

Quand je pense à vous , ma grand'mère :

Ces titres , quelquefois si doux,

Vous paraîtraient-ils insipides ?

Bonne maman , consolez-vous :

Vous n'avez point encor de rides.

Lage a-t-il éteint vos désirs?

Blamez-vous les tendres chimères?

Ceusiier les plus doux plaisirs Est le plaisir de nos
grand'mères.

Les ans font-ils neiger sur nous , A nos yeux tout se décolore.

Bonne maman, consolez-vous :

Vous ne blanchissez point encore.

L'amour a peur des grand'mamans, Mais à prix d'or, combien
de vieilles Ont à leurs gages des amans , Dont les missives font
merveilles !

On sait , pour lire un billet doux , Quel moyen prennent ces
coquettes.

Bonne maman , consolez-vous :

Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi ! sans ndes, sans cheveux blancs, Et sans lunettes à votre âge !

Voyons si vos genoux tremblans Des ans u attestent pas loutjage.

(i'7) Oui, je vois ti'cnibler vos genoux, Que l'amour tendrement caresse, lionne maman, coasolez-vous :

Prenez un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISE

Air : Je regardais Madeliuetlc.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête , Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête ; Demain nous aurons du pain noir. (bis).

Les étrangers , vainqueurs par ruse , M'ont dit hier dans ce vallon !

Fais-nous danser ! moi je refuse; L un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.

Plus de fêtes .' plus d'heureux jours !

Qui fera danser sons 1 ombrage?

Qui l'éveillera les amours ? (bis)

Sa corde vivement pressée ,

Dès l'aurore d'un jour hien doux ,

Annonçait à la fiancée

Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre ,

Nos danses causaient moins d'effroi.

La gaîté qu'il savait répandre ,

Eût déridé le front d'un roi. (bli).

S'il préluda, dans notre gloire, Aux chants qu'elle nous inspi-
rait, Sur lui, jamais pouvais-je croire Que 1 étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre hète.

Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête ,

Demain nous aurons du pain noir. (bis).

Comhien sous l'orme ou dans la grange Le dimanche va semh-
ler long !

Dieu bénira-l-il la vendanfre Qu'on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages ,

Du pauvre étourdissait les maux ;

Des grands , des impôts , des orages ,

Lui seul consolait nos haineaux. U""")-

Les haines , il les faisait taire ; Les pleurs amers , il les séchait.

Jamais sceptre n'a fait sur terre Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse iM'a rendu le courage aisé.

Qu'en mes mains un mousquet remplace Le violon qu'il a brisé. (bis).

Tant d'amis, dont je me sépare, Diront un jour, si je péris :

Il n'a point voulu qu'un barbaie Dansât gatment sur nos déluais.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête

Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête ,

Demain nous aurons du pain noir. (bis).

LE CONTRAT DE MARIAGE

IMITÉ d'un ancien fabliau.

Air : Daignez m' épargner le reste.

Ou du vaudeville d'Angélique et Melcourtt

H o I RE , de grâce , écoutez-moi ! (Le prince courait chez sa dame) 5) Sire , vous êtes un grand roi ; 5) Daignez me venger de ma femme. »

Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné » Ce fou qui m'arrête au passage. »

— « Ail ! sire , vous avez signé >> Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :

« Gardes , je défends qu'on l'assomme.

» Vilain, dit-il, explique-toi. »

— « Sire, j'ai fait le gentilhomme;

» J'acquis d'un argent bien gagné » Château, blason, titre, équipage:

)> Et, sire, vous avez signé « Mon contrat de mariage.

)> J ai pris femme noble, aux doux yeux , » Aux mains blanches , au cou de cygne.)' Son père a dit ; Par mes aïeux !

)> Mon gendre , il faut que le roi signe. » Votre nom fut accompagné » D'un pâté de mauvais présage , » Sire , quand vous avez signé >) Mon contrat de maîiaae.

» J étais en habit de gala , » Sire, et pour abrégér l'histoire, » Rappelez-vous que ce jour-là « Un beau page tint l'écritoire.

)) Ma femme ici l'avait lorgné.

» Hier je l'ai surpris Quel outrage

1 « Pour vous, dont la plume a signé i> J\lon contrai de mariage

Le roi dit : « Je n'ai qualité » Que pour guérir les écrouelles.

)> Un diable, cornard effronté, « Vilains , ici guette vos belles.

» Sur les rois même il a régné , M Et met un sceau de vasselage « A tous les gens dont j'ai signé » Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci , Ajoute que l'époux moi'se Faillit mourir de noir souci , Et que d'un dicton il fut cause :

Dès qu'un mari peu résigné Prêtait à rire au voisinage , Le roi , disait-on , a signé Sou contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE

Air : Dis-moi, soldat; dis-moi, t'en souviens-tu?

Viens, mon coursier, noble ami du cosaque , Vole au signal des trompettes du Nord.

Prompt au pillage , intrépide à l'attaque , Prête , sous moi , des ailes à la mort. L'or n'enrichit ni ton frein , ni ta selle ; Mais attends tout du prix de mes exploits. Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle, Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides , * La vieille Europe a perdu ses remparts. Viens de trésors combler mes mains avides ; Viens reposer dans l'asile des arts.

Retourne boire à la Seine rebelle , Où, tout sanglant , tu t'es lavé dcin fdis.

Hennis d'oi'.;upil , ô mon coi'.rsier fidèle , Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme eu un foi l , princes , nobles et prêtres*, Tous assiégés par des sujets soufTrans , Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres. Nous serons serfs pour demuei'cr tyrans. J'ai pris ma lance , et tous vont devant elle Humilier et le sce})lre et la croix.

Hennis d'orgueil, o mon coursier fidèle , El foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géani vu le fantôme immense,

Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.

Il s'écriait : Mou règne recommence !

Et de sa hacbe il montrait l'Occident.

Du roi des Huns c'était 1 ombre immortelle ;

Fils d' Attila, j'obéis à sa voix.

Hennis d orgueil, o mon coursier fidèle.

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

* Ou doit se l'iipjicloi' les noies seerilcs.

Tout cet éclat dont l'Europe est si ficre , Tout ce savoir qui ne la défend pas , S'engloutira dans les flots de poussière Qu'autour de moi vont soulever tes pas. Efface , efface , en ta course nouvelle , Temples, palais , mœurs, souvenirs et lois. Hennis d'or-

gueil, o mon coursier fidèle, Et foule aux pieds les peuples et les rois.

LES HIRONDELLES

AïK de la romance de Joseph.

Li A p T I F au rivage du Maure , Un guerrier, courbé sous ses fers , Disait : Je vous l'evois encore , Oiseaux ennemis des hivers.

Hirondelles , que l'espérance Suit jusqu'en ces brûlans climats , Sans doute vous quittez la France ; De mon pays ne me pai-lez-vous pas ?

Depuis trois ans , je vous conjure De m'apporter un souvenir Du vallon , où ma vie obscure Se berçait d un doux avenir.

Au détour d'une eau qui chemine A flots purs, sous de frais lilas ,

\ous avez vu notre cliaumine ; De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née Au toit où j'ai reçu le jour; Là , d une mère infortunée Tous avez dû plaindre lamour.

Mourante, elle croit à toute heure Entendre le bruit de mes pas.

Elle écoute, et puis elle pleure.

De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mai'iéc?

Avez-vous vu de nos garçons La foule, aux noces conviée, La
célébrer dans leurs chansons?

Et ces compagnons du jeune âge Qui m ont suivi dans les com-
bats, Onl-iis revu tous le village?

De tant d amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps, l'ctrangcr peut-être Du vallon reprend le che-
min ; Sous mon chaume il commande eu maître , De ma sœur il
trouble l'hymen.

Pour moi , plus de mère qui prie , Et partout des fers ici-bas.

Hirondelles, de ma patrie, De ses malheurs ne me parlez-vous
pas ?

LES FILLES

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE
PERE d'une QUATRIEME FILLE.

Air : Verdrillon, verJrilette, verdrille.

\^uAND des filles naissent chez vous,

Pour le plaisir de ce monde , Dites-moi , messieurs les époux ,

Pourquoi chacun de vous gronde?

Aux filles , moi'bleu , nous tenons ; Faites-en , faites-en de
gentilles ; Qu'elles soient anges ou démons , Faites des filles ;

Nous les aimons.

Maris , toujours trop occupés,

Que , près des gens qui vous aident ,

('SfD)

Aux femmes qui vous ont trompés

Un jour vos îlles succèdent.

Aux tilles, moi'blcu, nous tenons ; Faites-en , faites-en de gentilles ; Qu'elles soient anges ou démons, Faites des filles ; Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amans,

Fille d'humeur folle ou sage Ajoute aux charmes des beaux ans,

Ote à l'ennui du vieil âge.

A leur cœur aussi nous tenons; > Faites-en, laites-en de gentilles; Qu'elles soient anges ou démons Faites des filles ;]\ous les aimons.

Pour Rathylc aux fraîches couleurs , Quand Anacréon détonne ,

Les Grâces arrachent les fleurs Dont cet enfant le couronne.

Aux filles nous nous eu tenons; Faites-en , faites-en de gentilles ; Qu'elles soient anges ou dénions, Faites des filles; Kous les aimons.

Biais i^our quatre filles buvons

A toi, mari, qui nous aimes.

Pour nos fils nous te le devons ;

Que n'est-ce , hélas ! pour nous-mêmes ! A vos filles, oui , nous tenons ; Faites-en, faites-en de gentilles ; Qu'elles soient anges ou démons.

Faites des filles; Nous les aimons.

LE CACHET

OO LETTRE A SoPHIK.

Aip, de la bonoe vieille, de B. Wilhem.

J.L vient de toi , ce cachet où le lierre Serpente en or, symbole ingénieux ; Cachet où l'art a gravé sur la pierre Un jeune amour au doigt mystérieux :

Il est sacré ; mais en vain , ma Sophie , A ton amant il offre son secours :

De son pouvoir ma plume se défie.

Plus de secret , même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu , si loin de ton amie , Quand une lettre adoucit ses regrets ,

Pourquoi penser qu'une main ennemie Brise le dieu qui scelle nos secrets?

Je ne crains point qu'un jaloux en délire , Jamais, Sophie^ à ce crime ait recours. Ce que je crains, je tremble de l'écrire. Plus de secret , même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à 1 œil perfide, Qui de Venise ensanglanta les lois ; Il tend la main au salaire homicide , Souffle la peur dans l'oreille des rois; Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ; Cherche le mal et l'invente toujours ; D'un sceau fragile il amollit la cire.

Plus de secret , même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie, Son œil affreux avant toi les lira.

Ce qu'au papier ma tendresse confie , Ira grossir un complot qu'il vendra.

Ou bieu , tlit-il , de ce couple qui s'aime , Livrons la vie aux sarcasmes des cours, Et déridons l'ennui du diadème.

Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi je repousse la plume Qui de l'absence eût charmé la douleur. Pour le cachet la cire en vain s'allume, On le rompra ; j'aurai fait ton malheur. Par le grand roi , qui trahit La Vallière , Ce lâche abus fut transrais à nos jours : Cœurs amoui'eux, maudissez sa poussière.

Plus de secret, même pour les amours !

LA JEUNE MUSE

REPONSE A DES COUPLETS QUI M ONT ETE ADRESSES PAR
m" ^ , AGEE DE 12 ANS.

AlK ; Où s en vont ces gais bergers?

iouR les vers, quoi ! vous quittez

Les plaisirs de votre âge !

Ma muse, que vous flattez ,

Aux amours rend hommage.

Ce sont aussi des enfans

A la voix séduisante; Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,

Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?

De pleurs on les arrose.

Ce n'est point aux chansonniers

Que la gloire en impose.

La fleur, orgueil du printemps ,

Est le prix qui nous tente.

Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,

Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau , pi-enez 1 essor,

Égayez le bocage.

Par des chants jjius doux en cor

Brillez dans un autre âge.

De les inspirer je sens

Combien l'espoir m'enchanté.

Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans ^

Et moi j en ai quarante !

De me couronner de fleurs , Oui , vous perdrez 1 envie.

Sous des dehors plus flatteurs , Yens verrez !e génie.

Puissiez-vous pour mon encens

Etre alors indulgente.

Mais à peine vous aurez vingt ans

Que j en aurai cinquante.

êm:f

LA FUITE DE L'AMOUR

AiR :

J E vois déjà se déployer tes ailes , Amour; adieu! mon bel âge
est passé.

D'un air moqueur les Gfâces infidèles Montrent du doigt mon l'éduit délaissé.

<« ^'il fut des jours où j'ai maudit tes armes , Savais-je, hélas !
^ue tu m'en punirais ! Ah ! plus, Amour, tu nous causes de
larmes , Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance , Lorsqu'à ta voix mes
yeux se sont ouverts. Dans la beauté j'adorai ta puissance Et vins
ni'offrir de moi-même à tes fers. Si jeune encor j'ignorais tes
alarmes , Tes sombres feux , le poison de tes traits. Ah ! plus,
Amour, tu nous causes de larmes, Plus, quand tu fuis, tu laisses
de regrets.

Glacé par l'âge , il se peut que j'oublie Tous les baisers que
Rose me donna , Mais non les pleurs versés pour Eulalie ,]Xon
les soupirs perdus près de Nina.

Pour bien aimer l'une avait trop de charmes; Mes vœux pour
l'autre ont dû rester secrets. Ah ! plus, Amour, tu nous causes de
larmes, Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc , Amour, ma couche solitaire , Fuis ! car déjà tu sou-
ris de pitié.

De mes ennuis pénétrant le mystère , Les bras tendus , vers
moi vient l'Amitié. Pour 1 éloigner fais luire encor tes armes : Ses
soins sont doux, mais j'en abuserais ; Car plus , Amour, tu nous
causes de larmes. Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

L'ANNIVERSAIRE

Air : Du partage de la richesse.

Il j'eu depuis un an vous êtes née , Héloïse , le savez-vous ?

C'est là votre plus belle année , Mais l'avenir vous sera doux.

Voici des fleurs que l'on vous donne , Parez-vous-en , et, s'il vous plaît, Charmante avec cette couronne , iS'allez point en faixe un hochet.

Un enfant , qui ne vieillit guère , Sachant qui vous donna le jour, Devine que vous saurez plaire ; Vous le connaîtrez , c'est l'Amour.

Il edoutez-le pour mille causes , Bien qu'il vous soit frère de lait ,

Car de votre chapeau de roses Il voidra se faire un liochet.

L'espérance aux ailes brillantes Sur vous se plaît à voltiger ; De combien de formes riantes^ Vous dote son prisme léger !

A ses doux songes asservie , Vous serez heureuse en effet , Si pour chaque âge de la vie Elle vous réserve un hochet.

LAIPROMPTU

SUE LE MARIAGE DE N. ET DE M. L

(iSLO.) Air : J'étais bon cliasseur aulrefois.

IN o u S allons devoir aux Amours , Dit-on , le bonheur de la terre ; Le sang coulera donc toujours, Soit pour la paix, soit pour la guerre ! Slais pour nous rendre le repos Ne plaignons pas ce qu'il en coûte :

Mars en aurait versé des flots , Ténus n'en lépand qu'une goutte.

LE VIEUX SERGENT

Aie : Dis-moi, soldat) dis-moi, t'en souvicns-tu?

I R È S du rouet rie sa fille chérie ,

Le vieux sergent se distrait de ses maux , Et , d'une main que la balle a meurtrie , Berce en riant deux petits fils jumeaux. Assis tranquille au seuil du toit champêtre , Son seul refuge après tant de combats,

Il dit parfois -. « Ce n'est pas tout de naître ;

« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Mais, qu'entend-il ? le tambour qui résonne ; Il voit au loin passer un bataillon.

Le sang remonte à son front qui grisonne ;

Le vieux coursier a senti l'aiguillon.

Hélas ! soudain , tristement il s'écrie :

« C'est un drapeau que je ne connais pas *.

» Ah ! si jamais vous vengez la patrie ,

M Dieu , mes enfans, vous donne un beau trépas !

» Qui nous rendra , dit cet homme héroïque ,

» Aux bords du Rhin , à Jemmape , à Fleurus ,

» Ces paysans , fils de la république ,

)) Sur la frontière , à sa voix accourus ! '

» Pieds nus, sans jiaïn, sourds aux lâches alarmes,

•» Tous à la gloire allaient du même pas.

» Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.

M Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

» De quel éclat brillaient dans la bataille)) Ces habits bleus
par la victoire usés !

* La France était alors couTcvtc de drapeaux e'tranjo-s.

I) La Liberté mêlait à la mitraille

» Des fers rompus et des sceptres brisés.

ï) Les nations , reines par nos conquêtes ,

» Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.

Heureux celui qui mourut dans ces fêles ! • Dieu , mes enfans ,
vous donne un beau trépas !

» Tant de vertu trop tôt fut obscurcie. i> Pour s'anoblir nos
chefs sortent des rangs ; n Par la cartouche encor toute noircie , »

Leur bouche est prête à flatter les tyrans. » La Liberté déserte avec ses armes ; » D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ; » A notre gloire on mesure nos larmes. Dieu , mes enfans , vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors , interrompant sa plainte , Tout en filant , lui chante à demi-voix Ces airs proscrits qui , les frappant de crainte , Ont en son saul réveillé tous les rois.

« Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent ! I a II en est temps ! » dit-il aussi tout bas. Puis il répète à ses fils qui sommeillent : 1 Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

LE PRISONNIER

Air de la Balançoire, d'Amédée de Beauplan.

Reine des flots, sur ta barque rapide , Vogue en chantant , au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ; Le ciel sourit, vogue , reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge ,

Dans ce vieux fort inhabité ,

J'attends , chaque jour , ton passage

Comme j'attends la liberté.

Reine des flots , sur ta barque rapide , Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide; Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle , Ton sein forme un heureux contour.

A qui ta voile obéit-elle ?

Est-ce au zéphir ? est-ce à l'amour ?

Reine des flots , sur ta barque rapide , Vogue en chantant , au bruit des longs échos Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide; Le ciel sourit , vogue , reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre !

Tu veux m'arracher de ce fort.

Libre par toi, je vais te suivre;

Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots , sur ta barque rapide , Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide ; Le ciel sourit , vogue , reine des flots.

Tu t'arrêtes , et ma souffrance Semble mouiller tes yeux de pleurs.

Hélas ! semblable à l'espérance , Tu passes , tu fuis , et je meurs.

Reine des flots , sur ta barque rapide. Vogue en chantant, au bruit des longs échos.

Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide ; Le ciel sourit, vogue , reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !

Mais non : vers moi tu tends la main.

Astre de qui dépend ma vie ,

Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide, Vogue en chantant , au bruit des longs écuos. Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide , Le ciel sourit , vogue , reine des flots.

A C o R I N -NE DE L

Air : A soixante ans il ne faut pas.

J E veux , pour vous, prendre un ton moins fiivole

Corinne , il fut des anges révoltés.

Dieu sur leur front fait tomber sa parole ,

Et dans l'abîme ils sont précipités. [bis).

Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine ,

Contre ses maux garde un puissant secours ; [bis).

Il reste armé de sa lyre divine.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours

L'enfer mugit d'un eifroyable rire , Quand, dégoûté de l'orgueil des médians , ^ L'ange qui pleure en accordant sa lyre. Fait éclater ses remords et ses cbants.

Dieu il un regard l'arrache au gouffre immonde, Mais, ici-bas,
veut qu'il charme nos joui's. La poésie enivrera le monde, Ange
aux yeux bleus , protégez-moi toujours

Ters nous il vole en secouant ses ailes, Comme l'oiseau que
l'orage a mouillé.

Soudain la terre entend des voix nouvelles, Maint peuple er-
rant s arrête émerveillé. Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cioux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds. 1. 'au tel s épure aux
parfums du génie. .Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie, Poui'suit cet ange
échappé de ses rangs ; De l'homme inculte il adoucit la vie, Et
sous le dais montre au doigt les tyrans. Tandis qu'à tout sa voix
prêtant des charmes, Coiul jusqu'au pôle éveiller les amours,

Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes. Ange aux yeux
bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole ?

De son exil Dieu 1 a-t-il rappelé?

Mais vous chantez , mais votre voix console ,

Corinne; en vous l'ange s'est dévoilé.

Votre printemps veut des fleurs étei-nelles,

Votre beauté de célestes atours ;

Pour un long vol vous déployez vos ailes;

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

(>r>iï)

LA VERTU DE LISETTE

fAiR : Je loge au quatrième e'iage,

O uoi ! de la vertu de Lisette Vous plaisantez , dames de cour !
Eh bien ! d'accord : elle est grisette. C'est de la noblesse en amour.

Le barreau , l'église et les armes , De ses yeux noirs font ti'ès-grand cas. Lise ne dit rien de vos charmes; De sa vertu ne parlons pas.

D'avoir fait de riches conquêtes L'osez-vous bien railler encor ,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes Vous voit adorer son veau d'or !

L'empire a , pour plus d'un service.

Long-temps soudoyé vos appas.

Lise est mal avec la police ; De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte Qu'elle n'y retrouve du feu ; Un
marquis , dont la vie est sainte , Veut à la cour la mettre en jeu.

Par eUe, illustrant son mérite , Sur les ducs il aura le pas.

Lisette sera favorite ; De sa vertu ne parlons pas.

Çà , mesdames les dénigrantes , ..

Si cet honneur vient la trouver, \ ous vous direz de ses parentes , Vous ferez cercle à son lever ; Mais dût son triomphe et ses suites De joie enfler tous les rabats, Se confessât-elle aux jé-suites ; De sa verlu ne parlons pas.

Croyez-moi , beautés monarchiques , Le mot vertu , dans vos caquets , Ressemble aux grands noms historiques Que devant vous crie un laquais. Les échasses de l'étiquette Guignent bien haut des cœurs bien bas; De la cour, Dieu garde Lisette !

De sa vertu ne parlons pas.

LE VOYAGEUR

Air : Plus on est de fous, plus on rit. (Sans la reprise finale).

LE VIEILLAKU.

Y o V A G E u R , dont l'âge intéresse , <^uel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR

Bon vieillard , plaignez ma jeunesse , En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD

Le sort est injuste sans doute , Mais n'est pas toujours rigoureux.

Dieu qui m'a placé sur ta route, Dieu t'offre un ami (bis); sois heureux.

LE V o Y' A G li U R .

]Les maux sont de trisles exemples Du pouvoir des dieux d'ici-bas. Bientôt le crime aura des temples :

L'es palais il doit être las.

LE VIEILLARD

Prends mon bras, car un long voyaye Endolorit tes pieds
poudreux.

Comme toi j'errais à ton âge.

Dieu t'offre un ami; (bis) sois heureux

LE VOVAGRUR.

Quand j invoquai dans la tempêlo Ce Dieu qu on dit si conso-
lant, Les poignards levés sur ma tête Portaient gravé son nom
sanglant.

LE VIEILLARD

Te voici dans mon hei'mitage, Yersons-nous d'un vin
généreux.

(17') Hélas ! mon fils aurait ton âge.

Dieu t'offre un ami; (bis] sois heureux.

LE V o y A G E u r . .

Kon; il n'est point d être suprême Qui seul peuple limmensité.

Et cet univers n'est lui-même Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLAUD.

Vois ma fdle , à qui ta détresse

Arrache un soupir douloui'eux ;

Elle a consolé ma vieillesse.

Dieu t'offre un ami; (èw) sois heureux.

LE VOYAGEUR

Dans cette nuit profonde et triste , Ce dieu vient-il guider nos pas ?

Eh! qu'importe enfin qu'il existe, Si pour lui nous n'existons pas.

(172) LE VIEILLARD

Voici ta couche et ta demeure:

Chasse des rêves ténébreux.

Tiens-moi lieu du fils que je pleure.

Dieu t'offre un ami; {bis) sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime,

Et de fleurs bientôt couronné,

Époux et père , il va lui-même

Dire à plus d'un infortuné :

« Le sort est injuste , sans doute ,

Mais n'est pas toujours rigoureux.

Dieu qui m'a placé sur ta route ,

Dieu t'offre un ami ; (bis) sois heureux »

MON ENTERREMENT

Ain : Quand on ne dort pas de la ni\it, (De Lisbeth.)

l_jE matin , je ne sais comment ,

Je vois d'Amours ma chambre pleine ;

J'étais couché , sans mouvement.

Il est mort , disaient-ils gaîment ,

De l'inhumer prenons la peine.

Lors je maudis entre mes draps

Ces dieux que j'aimais tant à suivre.

Amis , si j'en crois ces ingrats,

Plaignez-moi (bis), j'ai cessé de viyYe(èis.)

De mon vin ils prennent leur part , Ils caressent ma cham-
brière :

L'un veut guider le corbillard , Et l'autre , d'un ton nazillax-d ,
Me psalmodie une prière.

Le plus grave ordonne à l'instant Yingt galoubets pour mon
escorte :

Mais déjà la voiture attend.

Plaignez-moi (i/i-), voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs, Les Amours suivent sur deux
lignes ; Le drap , où l'argent brille en pleurs, Porte un verre , un

lutb et des (leurs , De mes ordres joreox insignes.

Maint passant, qui met cliapeau bas , Se dit : triste ou gai ,
tout succombe ! Les Amours font bâter le pas.

Plaignez-moi (bis) , j'arrive à ma tombe

Mon cortège , au lieu de prier, Chante là mes vers les plus
lestes." Grâce au ciseau du marbrier , ' < Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.

Tout redit ma gloire en ce lieu , Qui bientôt sera solitaire :

Amis, j'allais me croire un dieu , Plaignez moi, (Z'w) voilà
qu'on m'enterre.

Mais d'aventure , en ce moment ,

Par là passait mon infidelle ;

Lise m arrache au monument ;

Puis encor, je ne sais commer.t,

Je me sens renaître auprès d'elle.

De la vie et de ses douceurs ,

Vous qu'à médire 1 âge excite,

Tous du monde éternels censeurs,

Plaignez-moi (bis), car je ressuscite. '\his\.

COUPLETS POUR LA FETE DE MARIE

(1824.) Air : De la Treille de sincérité.

On achète Lyre et musette; Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poète de cour, {bis)

Te chanter encore , 6 Marie î

Non vraiment je ne l'ose pas.

Ma muse enfin s'est aguerrie ,

Et vers la cour tourne ses pas. (bis.)

Je gage, s'il naît un Voltaire ,

Qu'on emprunte pour l'acheter.

Prêt à me vendre au ministère , Pour toi je ne puis plus
chanter.

On achète Lyi'e et musette ; Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te plaire , Ferait rire ailleurs de pitié :

L'amour est notre moindre affaire , Les grands ont banni
l'amitié.

On siffle le patriotisme ; Ce qu'on sait le mieux , c'est compter
J'adresse une ode à l'égoïsme.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette ;

Comme tant d'autres à mon tour,

Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire L'éloge des Grecs valeureux,

Contre qui l'Europe conspire Pour ne plus l'ougir devant eux.

En vain ton ànie généreuë , De leurs maux se laisse attrister ,
Moi je chante l'Espagne heureuse , Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète L)'re et musette ; Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poëtc de cour.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire , Si de ton héros je parlais !

Il nous a légué tant de gloire , Qu'on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare son buste De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette j

(iSo)

Comme tant d'autres à mon tour, Je me fais poète de cour.

Pourquoi douter, chère Marie , Que ton ami change à ce point
?

Liberté , gloire , lionneur , patrie , Sont des mots qu'on n'es-
compte point.

Des chants pour toi sont la satire Des grands que j'apprends à flatter.

Non , quoi que mon cœur veuille dire Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette ; Comme tant d'autres à mon tour, Je me fais poète de cour.

Ci8.)

OCTAVIE

Air : Des Couietlleis Ou du rondeau de Miller, intitule' : L'n tour de jardin.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse, Prendre un amant , mais couronné de fleurs ; Viens sous l'ombrage , où, libre avec ivresse, La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfans de l'empire , A la beauté dont Ti-bère est charmé.

Quoi! disaient-ils, la coloudje soupire Au nid sanglant du vau-tour affamé !

Belfe Oclavie , à tes fêtes splendides , Dis-nous , la joie a-t-cUe jamais lui ? Ton char, traîné par deux coursiers rapides , Laisse trop loin le» Amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu elle outraoe Tant d opulence annonce ton crédit ; Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ; Et , tu le sais , l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ; Que par les grands
tes vœux soient épiés ; Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites Ont
de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour , lis sur tous les visages , Traîtres , flatteurs ,
meurtriers , vils faquins. D'impurs ruisseaux, gonflés par nos
orages, Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effai'ouohc Le dieu qui cède à qui
mieux le ressent. IVe livre plus les l'Oses de ta bouche Aux bai-
sers morts d'un fantôme impuissant.

Y ions parmi nous , qui brillons de jeunesse , Prendre un
amant , mais couronné de fleurs.

Viens soas l'ombrage , où , libre avec ivresse , La volupté seule
a versé des pleurs.

accours ici purifier tes charmes :

Les délateurs respectent nos loisirs.

Fous , à leur prince , ont prédit que nos armes

36 rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

sur les coussins où la douleur l'enchaîne, Quel mal , dis-tu,
vous fait ce roi des rois ? Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
'our étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux que cherchent tes caresses , 3e tous les siens
n'aimer que ses aïeux ; Jharger de fei's les muses vengei'esses , It
par ses moeurs nous révéler ses dieux.

^eins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes, ^uand sur ton
sein s'exhale son nectar, >es feux infects dont s'indignent les

voûtes Dû plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes ; Mais , dans ces murs ouverts à tant de peurs , J'N'entends-tu pas des ombres de victimes Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ; Avec les siens ne confonds plus les jours. Ah ! trop souvent la liberté du monde A d'un long deuil affligé les Amoui's.

Viens parmi nous , qui brillons déjeunasse, Prendre un amant , mais couronné de fleurs ; Viens sous l'ombrage, où , libre avec ivresse , La volupté seule a versé des pleurs.

DITHYRAMBE

Air : Je commence à m'apercevoir, etc.

J'entonne sur les ti'oubadours Un chant dithyrambique.

Malgré goût et logique , Coulez vers longs, moyens et courts.

Monius sommeille :

Qu'on le réveille ; Gai farfadet, qu'il rie à notre oreiUe.

Laissons , malgré maux et douleurs , L'espérance essayer nos pleurs.

Lisette , apporte et du vin et des fleurs . Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères, ^u nez des rois , vidaient gaîment leurs verres

Toi , doux rimeur, que la beauté Mène par la lisière , Unis parfois le lierre Aux roses de la volupté.

Coupe remplie Par la folie Met en gâité femme tendre et jolie.

La colombe d'Anacréon, Dans la coupe de ce barbon , .

Buvait d'un vin père de la chanson.

Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères, Au nez des rois , vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui fais de religion

Parade à chaque rime ; Qui sur la double cime Fais grimper la procession , Ta muse en niasqn»' Est lourde et flascpK^

Mais qu'un tendron te tire par la basque : Tu lui souris ; et le bon vin , Pour toi , ne vieillit pas en vain , Beau joueur d'orgue au service divin.

Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères, Au nez des rois , vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour Psautier, Du joug je te délie :

Veux-tu , près de Thalie , De Regnard être l'béi-itier ?

De cette muse Parfois abuse ; Euivre-la; Molière est ton excuse.

Elle naquit sur un tonneau ; Pour lui rendre un éclat nouveau , Puisse la joie au fond de son berceau.

Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères, Au nez dc^! rois , vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui , Descends de tes nuages ; Tes
torrens, tes orages Ceignent ton front d'un pale ennui.

Mon camarade , Tiens , bois rasade ; C est un julep pour ton
cerveau malade. Entre naître et mourir , liélas !

Puisqu'on ne fait que quelques pas, On peut aller de travers
ici-bas.

ÎVarguant des lois sévères ,

Troubadours et trouvères ,

Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Oui , trouvères et troubadours Sablaient force Champagne.

Mais je bats la campagne ; L'ode et le vin font de ces tours.

Le ciel nous dole D'une marotte Tour à tour grave , et quin-
tense et falotte. Le soleil s'est levé joyeux ,

Le front barbouillé de vin vieux.

Ah ! tout jjoëte est le jouet des dieux.

Nars>uant des lois sévères ,

Troubadoui's et trouvères , Au nez des rois, vidaient gaîment
leurs verres.

LES ESCLAVES GAULOIS

GHANSOM ADRESSÉE A M. MANUEL.

(Mai i8a4.)

Air : Un soldat, par un coup funeste.

JJ'anciens Gaulois, pauvres esclaves.

Un soir qu'autour d'eux tout dormait.

Levaient la dîme sur les caves Du maître qui les opprimait.

Leur gâité s'éveille , « Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux. » L'esclave est roi quand le maître sommeille » Enivrons-nous! (ijoi's.)

» Amis , ce vin par notre maître » Fut confisqué sur des Gaulois , » Bannis du sol qui les vit naître >' Le jour même où mouraient nos lois.

» Sur nos fers qu'il rouille » Le temps écrit 1 âge d'un vin si doux.)) Des malheureux partageons la dépouille. » Enivrons-nous !

» Savez-vous où gît l'humble pierre » Des guerriers morts de notre tenijis? » Là , plus d'épouses en prière ; » Là, plus de leurs, même au printemps.)) La lyre attendrie » Ne reedit plus leurs noms effacés tous. » Nargue du sot <[ui meurt pour la patrie! » Enivrons-nous !

» La liberté conspire encore » Avec des restes de vertu ; ;) Elle nous dit : Voici l'aurore ; » Peuple, toujours doimiras-tu ?

3) Déité qu'on vante , » Recrute ailleurs des martyrs et des fous : » L'or te corrompt, la gloire t'épouvante. » Enivrons-nous !

» Oui , toute espérance est bannie , » Ne comptons plus les maux soufferts.

» Le marteau de la tyrannie » Sur les autels rive nos fers.

» Au monde en tutelle , » Dieux tout-puissans , quel exemple offrez-vous! » Au char des rois un prêtre vous attelle. » Enivrons-nous 1

» Rions des dieux , sifilons les sages , » Flattons nos maîtres absolus.

» Donnons-leur nos fils pour otages ;)) On vit de honte , on n'en meurt plus. » Le plaisir nous venge ; * Sur nous du sort il fait glisser les coups. » Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.)) Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse , Il crie à des valets : « Courez !

» Qu'un fouet dissipe l'allégresse » De ces Gaiillois dégénérés.
»

Du t3'ran qui gronde Prêts à subir la sentence à genoux ,
Pauvres Gaulois , sous qui trembla le monde , Enivrons-nous I

TREIZE A TABLE

Air De Pie'ville et Taconnet.

Ou du Carnaval de Meissonnier.

JJiEu! mes amis, nous sommes treize à table. Et devant moi le sel est l'épandu.

]ombre fatal ! piésage épouvantable !

La mort accourt; je frissonne éperdu. [bis].

Elle apparaît, esprit, fée ou déesse.

Mais belle et jeune , elle sourit d'abord. ^'^^). De vos chansons , ranimez l'allégresse ; 1 Von , mes amis, je ne crains plus la mort, j

Bien qu'elle semble invitée à la fête , Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs , Seul je la vois , seul je vois sur sa tête D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs. Elle me montre une chaîne brisée , Et sur son sein un enfant qui s endort.

(KJG)

Calmez la soif de ma coupe épiiii'^ée ; IVon, "mes amis, je ue crains plus la mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre? n Fille du ciel, l'espérance est ma sœur. » Dis-moi , l'esclave a-t-il droit de se plaindre >' De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur?)' Ange déchu, je te rendrai les ailes » Dont, ici-bas, te dépouilla le sort. » Enivrons-nous des baisers de nos belles ; Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

<c Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme

» Ira franchir tous ces mondes flottans ,

•)) Tout cet azur , tous ces globes de flamme

» Que Dieu sème sur la route du temps.

» Mais tant qu'au joug elle rampe asservie ,

)) Goûte sans crainte un bonheur sans reniord. j-

Que le plaisir use en paix notre vie ;
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.
Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien, hurlant sur notre saiiil.
Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port.
Si Dieu nous compte , ah ! restons treize k table j
J\on , mes amis, je ne crains plus la moit.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE

Air : A soixante nns il ne faut pas remettre.

.1 1 épubli GAINS, quel cortège s'avance?
— Un vieux guemer débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
— 11 a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a bi'isé des fers. Gloire immortelle à
l'homme des deux mondes ! Jours de triomphe , éclairez l'univers

!

Européen , partout, sur ce rivage ,
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage ,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe , éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être ! Nous succombions
; Lafayette accourut : , Montra la France, eut Washington pour
allié, Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.

Pour son pays , pour la liberté sainte , Il a depuis grandi dans
les revers.

Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte. Jours de
triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille, Par un héros ce héros
adopté , Bénédict jadis , à sa première feuille, L'arbre naissant de
noire liberté.

Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage Bravent en paix la
foudre et les hivers, Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages, Nos vieux soldats
se rappelant ses traits ; Vois tout un peuple, et ces tribus sau-
vages, A son nom seid sorlanl de biirs loiiHs.

L'iubre sacré sur ce concours immense Forme un abri de ra-
meaux toujours verts : Les vents au loin porteront sa semence
Jours de triomphe , éclairez l'univers!

L'Européen, que frappent ces paroles, Servit des rois , suivit
des conquérans ; Un peuple esclave encensait ces idoles;.

Un peuple libre a des honneurs plus grands. Hélas! dit-il , et
son œil sur les ondes Semble chercher des bords lointains et
chers t Oue la vertu rapproche les deu\ mondes ! Jours de
triomphe , éclairez 1 univers !

MAUDIT PRINTEMPS

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la vojais , de ma fenêtre, A la sienne tout cet hiver ; Nous
nous aimions sans nous connaître ; jXos baisers se croisaient
dans l'air; Entre ces tilleuls sans feuillage , Nous regarder cona-
blait nos jours.

Aux arbres tu rends leur ombrage , Maudit printemps , revien-
dras-tu toujours !

Il se perd dans leur voûte obscure , Cet ange éclatant qui , là-
bas , M'apparut , jetant la pâture Aux oiseaux, un jour de frimas :

Us l'appelaient , et leur manège Devint le signal des amours.

Non , lien d'aussi beau que la neige ! Maudit printemps , re-
viendras-tu toujours !

Sans toi, je la verrais encore^ Lorsqu'elle s'arrache au repos ,
Fiaîche , comme on nous peint iWurore, Du jour entrouvrant les
ridcatix.

Le soir encor je pourrais dire .

Mon étoile achève son cours ; Elle s'endort , sa lampe expire.

Maudit printemps , reviendras-tu toujours !

C est 1 hiver que mon cœur implore ; Ah! je voudrais qu'on en-
tendît Tinter sur la vitre sonore , Le grésil léger qui bondit.

Que me fait tout ton vieil empire , Tes fleurs , tes zéphyi's , tes
longs jours ? Je ne la verrai plus sourire :

Maudit pnntcmj)S , çeviendras-lu toujours !

PS ARA

ou CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMAKS. Xiv, : A soixante
ans on ne doit pas remettre,

j\ ous triomphons ! Ailali ! gloire au pixjplu'-te !

Siif ce rocher plantons nos étendai'ds.

Ses défenseurs, illustrant leur défaite ,

En vain sur eux font crouler ses remparts, (bis.)

Nous triomphons , et le sahr terrible

Va de la croix punir les attentats. (bis.)

Exterminons une race invincible :

Les rois chrétiens ne la vengeront pas. (bis.)

* Le désastre de Psara ou Ipsara est encore trop récent pour
ijul'il soit nécessaire d'en rapporter les diUails , non plus que de la
licelle défense et de la fin liéroiiifue de ses lialnlans ; les Turcs c iii •
riii'incs ont rendu justice aux Ipsariotc.s.

(20G)

N'as-tu , Chios , pu sauver un seul être Qui vînt ici raconter
tous tes maux?* Psara tremblante eût fléchi sous son maître. Où
sont tes fils, tes palais, tes hameaux ? {bis.) Lorsque la peste en
ton île rebelle *

Sur tant de morts menaçait nos soldats , ** [bis.) Tes fils mou-
rans disaient: N'implorons qu'elle; Les voies chrétiens ne nous
vengeront *pas. [bis.)

Mais de Chios recommencent les fêtes.

Psara succombe , et voilà ses soutiens.

Dans le sérail comptez condjien de têtes

Vont saluer les envoyés chrétiens. i^^^~)

Pillons ces murs ! de l or ! du vin ! des femmes !

Vierges , l'outrage ajoute à vos appas. [bis.)

* Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios, ou Scio, car c'est le même nom, corrompu par la prononciation italienne.

** Le nombre des cadavres entassés dans cette malheureuse contrée, fit craindre, aux chefs ottomans, que la peste ne se mêlât dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

Le glaive après purifiera vos âmes ;

Les rois chrétiens ne vous vengeront pas. {bis.}

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :

Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...

Paix ! ont crié d'une voix courroucée

Les chefs que Dieu lui donne en son dédain, {bis.}

Byron offrait un dangereux exemple ;

On les a vus sourire à son trépas. {bis.}

Du Christ lui-même allons souiller le temple :

Les rois chrétiens ne le vengeront pas. {bis.}

A notre rage ainsi rien ne s'oppose ; Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer. Sur ses débris le vainqueur qui rejette le sang qu'il lui reste à verser. {bis.}

Qu'un jour Stamboul* contemple avec ivresse Les derniers Grecs suspendus à nos mâts ! {bis.} Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce : Les rois chrétiens ne la vengeront pas. {bis.}

* Constantinople. Stamboul est le nom que lui donnent les

TlIICS.

Ainsi chantait celte horde sauvage.

Les Grecs ! s'écrie un harhare elfrayé.

La flotte Hellène a surpi'is le rivage

Et de Psara tout le sang est payé. i^^^~j

Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître

Dans le triomphe égarera vos pas. (bis.)

Les nations vous pleureraient peut-être ;

Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas. {l>is.}

LE VOYAGE IMxVGINAiRE.

Ain ■ Muse clob bois, cle.

JL'automne accourt, et sur son aile humide ^l'apporte encor
cle nouvelles douleurs.

Toujours souffrant , toujours pauvre et timide , De ma gaîté je
vois pâlir les fleurs.

Arrachez-moi des fanges de Lutèce.

Sous un heau ciel mes yeux devaient s'ouvrir. Tout jeune aussi
je rêvais à la Grèce 3 C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

En vaiH fauL-il qu'on me traduise Homère ;

Oui , je fus Grec ; Pythagore a raison.

Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;

Je visitai Socrate en sa prison.

De Phidias j'encensai les mei-veilles ;

Dte rilissus j'ai vu les bords fleurir.

iB.

IO

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles; C'est là , c est là , que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,

Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

La liberté que de loin je salue.

Me crie : Accours , Thrasybule est vainqueur.

Partons ! partons ! la barque est préparée.

3Ier, en ton sein , garde-moi de périr.

Laisse ma muse aborder au Pyrée;

C'est là , c'est là , que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie , Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.

Vogue plus loin , nocher, je l'en supplie. Vogue , où là-bas renaît un jour si pur. Quels sont ces flots? quel esl ce roc sauvagt.

Quel sol brillant à mes a eux vient s offrir? La tyrannie expire sur la plage ; C'est là , c'est là , (juc je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare , \ierges d'Atliène , encouragez ma voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare , Où le génie est l'esclave des rois.

Sauvez ma lyre , elle est persécutée ; Et si mes chants pouvaient vous attendrir, Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée ; Sous ce beau ciel , je suis venu mourir.

DES CHANSONS

Jr K Éface 5

La Mase en fuite , ou ma première visite au Parlais de Justice
y

Dénonciation en forme d'impromptu. . . . i5

Adieux à la campagne 17

La Liberté 31

La Chasse ■ . 2.5

?ila Guérisoii 29

L'Agent provocateur 35

Mon Carnaval J9

L'Ombre d'Anacréon 4 3

L'Epitaphe de ma Muse 47

La Sylphide • 5t

Les Conseils de Lise. 55

Le Pigeon messenger. . 5g

L'Eau bénite. ... ^^

L Ainilié. . .- . , ,

Le Censeur. .

Le mauvais Vin, ou les Car

La Caufliaricle, ou le Philtre ^\

Le Tourne-Broche.

Le Tailleur et la Fée

Les Sciences .

i>a Déesse. .

Le Malade

La Couronne de Bluets

i- i-pce de Daiuoclès

La Maison de sauté

III

l^a bonne Maman.

Le Violon brisé

Le Contrat de Mariage. .?

T ^, , o • laJ

l^e Chant du Cosaque

Les Hirondelles. .

Les Filles

Le Cachet, ou Lettre.! Sophie ,3

La jeune Muse ' n

La fuite de l'Amour. .

L^ Anniversaire.

Impromptu sur le Mariage de N. et de M. L, ' i5^

Le vieux Seri=;ent.

■LiC Pnsonjuer.

L'Ange exilé i6i

La Vertu de Lisette. ... ; iG5

Le Voyageur iGi)

Mon Enterrement. .;, 1^3

Le Poète de cour 177

Octavie. 18 1

Les Troubadours i85

Les Esclaves gaulois iiji

Treize à Table ». 195

Lafayette en Amérique 193

Maudit Printemps! ' ao3

Psara , ou Chant de victoire des Ottomans. . . 205

Le Voyage imaginaire •. aof)

II\ 1)F. I-,V TMÎLE.

i oé ranger, rierre Jean de

il95 Chansons nouvelles

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonsnouvelleoobruoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.